

EDITORIAL

CHRETIENS EN ORIENT ET CHRETIENS D'ORIENT

Antoine COURBAN

Rédacteur en Chef

L'expression « Chrétiens d'Orient » occupe, depuis quelques années, le devant de l'actualité violente du Proche-Orient. A l'heure actuelle se déroule, à l'Institut du Monde Arabe de Paris (26/09/2017 – 14/01/2018), une exposition sur ces groupes humains. Le titre « Chrétiens d'Orient. Deux mille ans d'histoire », remet ces groupes humains dans leur contexte oriental.

Bernard Heyberger signale, à juste titre, que cette expression est typiquement française et qu'elle a toujours été associée à un stéréotype, à savoir la « protection des Chrétiens d'Orient ». Elle fait partie de l'ensemble des représentations qui ont accompagné l'expansion coloniale européenne à partir du XIX^e siècle. Nous consacrons la thématique de ce numéro à cette présence du Christianisme chez lui, c'est-à-dire au Levant, son berceau d'origine. Nous ne prétendons pas épuiser toutes les facettes de cette question. Nous souhaitons mettre à la disposition du lecteur trois regards, celui d'un érudit d'Occident, celui d'un penseur grec et celui d'un chercheur du monde arabe, plus précisément libanais. Les trois articles illustrent, implicitement, la différence qui existe entre la notion de « Chrétiens en Orient » qui dit la manière des intéressés de se percevoir eux-mêmes, et la notion de « Chrétiens d'Orient » qui exprime un discours occidental, voire souvent orientaliste, sur ces mêmes sociétés. Quoiqu'il en soit, notre but n'est pas de déconstruire les vieux stéréotypes, comme le discours invariablement victimaire, mais de contribuer à enrichir la compréhension de cette présence chrétienne dans l'Orient méditerranéen après la prise de Constantinople par les Ottomans en 1453, ainsi que le sens du témoignage dans le monde d'aujourd'hui et de demain.

La rupture culturelle entre l'Occident et l'Orient chrétiens, si importante en matière d'anthropologie culturelle, est la conséquence de facteurs multiples. Ce ne sont pas tant les schismes religieux qui expliqueraient la situation mais plutôt des circonstances historiques précises, notamment en matière d'histoire des idées. En effet, certaines étapes-clé de la culture occidentale sont demeurées étrangères à l'Orient. C'est le cas de la *Querelle des Universaux*. C'est également le cas de la Renaissance, du dualisme cartésien ainsi que de la pensée des Lumières. Ces événements qui ont sculpté l'imaginaire occidental n'ont eu que peu d'influence sur l'Orient. Ce dernier a, par contre, été profondément marqué au XIV^e siècle par ce qu'on appelle la *Controverse Palamite* ou *Querelle Hésychaste* qui demeure inconnue et étrangère à la culture occidentale. La *Querelle Hésychaste* est contemporaine de la *Querelle des Universaux*. Cette dernière a vu s'opposer les nominalistes aux réalistes bien que les deux camps aient été marqués par le même dualisme anthropologique. Par contre, la *Controverse Palamite* est, en réalité, une polémique entre deux conceptions anthropologiques inconciliables, l'une plutôt dualiste et l'autre moniste de préférence.

Par ailleurs, la sécularisation du christianisme en Occident, entre le XIII^e et le XVIII^e siècles, aboutira à l'apparition de la modernité qui accouchera d'un « sujet » dont l'individualité sera comprise sur le registre politico-civique en Occident. Le sujet est invariablement un citoyen. Lorsque ces idées nouvelles pénétreront en Orient, ce même individu sera toujours compris sur le registre ethno-religieux à cause, notamment, du système des *millets*, ou nations, mis en place par les Ottomans pour gérer la diversité des groupes de leur Empire.

L'article de Pedro Bádenas de la Peña analyse, selon un angle historique, l'évolution de ces millets mais surtout le plus important en nombre, le Rum-Millet (*millet-i-rum* ou nation romaine). Il nous permet de faire un double constat. Le premier porte sur l'influence accrue du clergé chrétien sous les ottomans qui acquiert, ainsi, un pouvoir sur ses ouailles plus étendu que sous les Byzantins. Le Patriarche est, ipso facto, l'ethnarque du millet. Il est, à la fois, un chef religieux mais également un haut fonctionnaire de l'administration du Sultan, sorte de « fermier général » ayant pour rôle de veiller à la bonne perception de la *jizya* (impôt de capitation) et du *kharâj* (impôt foncier). Ces deux taxes, imposées aux *dhimmis* du Sultan (Chrétiens et Juifs) leur garantissaient leur personne physique et leur droit à la

propriété foncière tout en les exemptant de l'impôt du sang, c'est-à-dire l'obligation de porter les armes afin de défendre le douaire de l'Islam dont ils ne sont pas membres. Heyberger montre que, ce faisant, les empires musulmans n'ont fait qu'imiter en cela le système en vigueur dans les empires romain, byzantin et sassanide. La différence est que, dans l'Islam, ce statut de «résident étranger» est validé par la parole divine consignée dans des versets coraniques et non seulement par la loi de César. Ce système a permis, progressivement, de souder les fidèles du *millet* dans un esprit de corps qui en faisait l'équivalent d'une nation. Le deuxième constat est une conséquence du précédent. Badenas montre comment l'éclatement progressif du Rum-Millet en plusieurs juridictions ecclésiastiques est allé de pair avec le délitement progressif de l'Empire ottoman.

L'article de Kalaitzidis est celui d'un penseur orthodoxe qui pose la question de savoir si la pensée orthodoxe traditionnelle et la modernité, voire la postmodernité, sont irrémédiablement inconciliables. Son regard fait preuve d'un courage autocritique pour dénoncer certains stéréotypes. Il se fait l'avocat d'une rencontre et d'un dialogue de l'Orthodoxie avec la modernité héritée des Lumières mais enrichie par le témoignage chrétien en faveur de l'Incarnation. Il se veut le porte-parole d'une incarnation du témoignage dans la modernité qui est à assumer par la pensée chrétienne orientale. Il considère la sécularisation et la modernité comme fille du Christianisme, chair de sa chair. Pour étayer sa thèse, il compare la modernité et la pensée du christianisme primitif. Il rejoint la réflexion de Dietrich Bonhoeffer, de Harvey Cox, ou de Gianni Vattimo, dont le point d'intersection des réflexions respectives est le «christianisme non religieux». Il demeure cependant fidèle à la tradition orientale d'une théologie dite apophatique ou négative, c'est-à-dire une approche qui privilégie un discours sur ce que Dieu n'est pas plutôt que sur ce que Dieu est. Insistant sur les concepts de divino-humanité et de divino-humanisme, il se rapproche de l'humanisme intégral, ni théocentrique ni anthropocentrique, si cher à un Jacques Maritain et au Pape Benoît XVI.

Quant à Amin Elias, il nous dresse un portrait détaillé de la vie et de l'œuvre de cet immense lettré arabe chrétien-maronite, le Maître Butrus Al-Bustânî qui a assumé cette modernité et a voulu, par le renouveau de la culture arabe, en imprégner l'Orient.

Trois voix, trois regards, trois perspectives, trois discours. Au-delà du contenu, il y a la pensée des auteurs et leurs présupposés. Badenas demeure un occidental sécularisé, son texte ne trahit en rien son appartenance ou sa non-appartenance à une religion. Kalaitzidis parle en homme de foi. C'est un chrétien orthodoxe qui se regarde mais qui utilise comme grille de lecture de lui-même et de son propre milieu, les catégories de la modernité occidentale. Cependant, il tient, par sa pensée, à rendre témoignage pour sa foi. C'est là où on perçoit ce caractère global de « monisme », évoqué plus haut et qui marque l'Orthodoxie depuis la *Controverse Palamite*. Le regard d'Amin Elias est celui d'un oriental catholique, marqué par les apports culturels de l'Occident. Parfois, son regard reflète comme un écho orientaliste de jadis.

En plus de cette thématique, Houweida Salibi propose au lecteur une étude comparative de l'opinion de plusieurs sociologues arabes sur les printemps arabes. Le Professeur Nasri Diab dresse une étude complète du droit libanais en matière de secret médical. Quant à Stéphane Cartier et ses collaborateurs, ils nous parlent de la perception des risques sismiques au Liban, notamment dans la région de Beyrouth. Nous clôturons ce numéro par deux articles courts sur un récit graphique d'Alain Gresh et Hélène Aldeguer portant sur cette passion française que représente le problème Palestine-Israël.